

Marie Treps, Pierre Enckell et Jean-Louis Tissier, Alexandra Monot
25 janvier 2005

Les mots (et les jurons) qui voyagent

Invités :

- Marie TREPS, linguiste, CNRS, auteur de [*Les mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs*](#) (Seuil, 2003).
- Jean-Louis TISSIER, géographe, professeur à l'Université Paris 1,
- Pierre ENCKELL, auteur du *Dictionnaire des jurons* (PUF).

En ce soir de janvier, au fond de l'air qui sent la neige, les cafés géographiques ont décidé de voyager... grâce aux mots. Olivier Milhaud nous plonge d'emblée dans la problématique de la soirée. L'échange de mots propre à la conversation fait tourner les origines et les étymologies, bien au-delà de ce qu'on imagine. La géographie dont on a parlé au café géographique n'était pas seulement celle de l'étymologie, même si l'étymologie pose une question fondamentale en géographie : d'où viennent les mots ? mais aussi de la quête de l'origine : comment les mots circulent ? Comment voyagent-ils ? dans nos bagages comme les mots-valises ? Et où vont les mots ? On veut les suivre jusque dans nos gosiers, là où on les prononce, les répète, les assimile, là où on les fait siens, là où on les fait nôtres, au point parfois de changer leur sens originel.

Au-delà de ce voyage à travers les langues, mais aussi de ce voyage au sein même de la langue française (ouverte aux quatre vents), on veut aussi chercher ce que ces mots voyageurs ont à dire à la géographie. Car comme le dénonçait déjà le dictionnaire *Les mots de la géographie*, les géographes pratiquent parfois la langue de bois, d'où la notice du dictionnaire sur la "xyloglossie" (littéralement : langue de bois) qui affirmait : "de sérieux essartages sont périodiquement nécessaires pour brûler ces bois-là afin de fertiliser la pensée".

Or, la pensée géographique peut sortir ébranlée de cette confrontation aux mots qui voyagent. Car la distance, concept clé de la discipline, comment disent certains, n'est pas toujours pertinente en matière linguistique ! Comment se fait-il que la langue française ait emprunté des mots à l'indonésien (comme "bambou"), à la langue lao (avec "siamois") ou encore à l'australien ("boomerang") et qu'elle n'ait rien pris à l'albanais, pourtant parlé à nos portes ? On nous apprend à l'université que les interactions ont plus de chance d'avoir lieu avec le proche qu'avec le lointain. Or, avec la langue, ce n'est pas forcément le cas. Consultez le Robert électronique, et vous constaterez que le Français a emprunté :

- 6 mots seulement au basque (pourtant à côté),
- 7 au danois,
- 15 au hongrois pourtant plus loin,
- 100 au russe (si éloigné)
- et pas moins de 60 au japonais alors que 9 fuseaux horaires nous séparent.

Pour nous y retrouver dans cette pérégrination des mots et ces paradoxes géographiques, nous avons laissé la boussole à nos invités.

Les mots voyageurs ou la géopolitique du commerce des langues.

Olivier Milhaud soulève un paradoxe dans le livre de Marie Treps : contrairement à une idée reçue qui veut que les Français soient nuls en langue étrangère, elle affirme que nous sommes tous polyglottes. Elle est invitée à nous parler du caractère *vivant* d'une langue comme le français : les emprunts à l'étranger sont-ils la source principale du développement d'une langue ? ou bien les créations endogènes dépassent les importations de mots venus d'ailleurs ?

Marie Treps nous convie à un petit voyage dans le monde des mots. Faire des mathématiques, de la chimie, lever les yeux vers le ciel pour faire de l'astronomie renvoient aux mots arabes. Cultiver son jardin, jouer aux échecs renvoient à la Turquie, aux Grecs et à la Perse. On peut voyager par l'imaginaire, mais aussi par les mots. La description de la mer et de ses dangers fourmille de mots scandinaves. Boire un verre nous fait utiliser des mots allemands, comme les armes et les uniformes, également composés de mots tchèques, suisses ou hongrois. La pacotille, les jeux de cartes, le tabac sont autant de mots d'origine espagnole. Tomate, chocolat, cacahuète sont Aztèques. Comment parler à son banquier, peindre, tomber amoureux sans passer par une ribambelle de mots italiens ? Comment vivre aujourd'hui sans un mot anglais ? Ce serait ignorer l'informatique, le sport, le coiffeur, le confort, autant de choses indispensables ou futiles mais qui nous feraient vivre en dehors de notre temps si on ne les employait pas. Nous sommes tous polyglottes à notre insu.

Comment ces mots se sont-ils implantés dans la langue française, alors qu'ils poussaient chez nos voisins ou très loin ? Les mots voyagent. D'abord en accompagnant les choses (surtout les denrées). L'appropriation de l'objet passe par l'appropriation de son nom. Puis les mots sont utilisés pour des réalités plus subtiles. Ils arrivent avec des Hommes : marchands, soldats, voyageurs, ce qui leur donne une dimension culturelle. Enfin ils arrivent par l'intermédiaire de savants et notamment par leurs livres (l'arabe par les maths, l'hébreu par la Bible). Toutes les activités humaines sont couvertes : les habitudes alimentaires (le sucre, le café, la bière ou le croissant qui sont autrichiens), vestimentaires (la jupe est arabe, l'escarpin italien), domestiques (matelas : italien puis arabe, divan ou sofa : arabe, édredon : danois, estrade : espagnol, mot introduit avec Anne d'Autriche car la 1ère estrade en France a été dressée au Louvre). Les mots passent aussi par des activités lucratives : les techniques (carat ou quintal : arabes), la construction (balcon : italien, digue : néerlandais), par la guerre (pistolet, obus : tchèque), par le jeu (loto : mot italien mais issu du français loterie. Le loto est un ancien impôt déguisé en jeu obligatoire à Venise. Aujourd'hui, c'est un jeu non obligatoire mais qui rapporte à l'Etat), par le sport (golf, tennis). Mais ce sont aussi des habitudes étrangères qui sont introduites : flâner ou faire du vacarme qui sont néerlandais, faire la bringue est allemand, humour est anglais.

Depuis le XIIème siècle, le français a emprunté beaucoup à l'étranger. Les linguistes considèrent qu'il y a plus de 3000 mots importés dans notre langue. Les langues indo-européennes, les plus apparentées à la nôtre, ont été sollicitées, et surtout les langues sources comme l'italien, le portugais, l'espagnol, ou les cousines : l'allemand, le scandinave, les langues slaves (polonais, russe, tchèque). Mais il faut également compter sur les langues sémitiques ou ouralo-altaïques, et même finno-ougriennes (hongrois), sans oublier les langues aztèque ou inca. Selon les périodes, on importe des mots de la ou des langues avec lesquelles on a le plus de contacts. Tout commence au Moyen Age. Le latin est la langue qui cimente toutes les communautés européennes et permet les échanges. Mais le peuple ne le parle pas. Or la langue vulgaire est celle du contact pour le commerce qui est tenu par l'Italie et les Flandres, tandis que les Arabes jouent les courtiers. Au XVIème siècle, ce sont les idées nouvelles et les techniques qui voyagent, principalement par l'Italie. Au XVIIème siècle, les nouveautés issues de l'Espagne et du Portugal qui ouvrent sur l'Amérique et l'Asie, mais aussi

les guerres qui opposent aux Allemands et aux Néerlandais. Au XVIIIème siècle, la révolution accélère les emprunts linguistiques : au lieu de les laisser venir à nous, on les cherche. Car le siècle des révolutions est celui de la recherche de modèles institutionnels dont on importe les mots : ainsi l'anglais sert de creuset : vote, jury, motion, révolution (sens politique) en proviennent. Actuellement, ce sont les puissants courants médiatiques qui développent les mots liés à la mode, au sport.

Comment assimiler les mots étrangers ? D'abord on les prononce à la française. Puis vient l'assimilation syntaxique en modifiant la forme (exemple : balarina devient ballerine, ou la conjugaison des mots qui les transforme en verbes : zapper, squatter). Enfin, arrive l'assimilation sémantique : on transforme le terme en l'acclimatant avec une dimension métaphorique qui permet de passer par l'image pour en donner un deuxième sens (perdre la boussole, surfer sur Internet). Mais parfois, certains s'insurgent. Les réactions protectionnistes ont toujours existé. Dans *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement desguizé* (1578), Henri Estienne se plaignait de l'invasion des mots italiens, qui avaient connu un fort développement avec l'arrivée des Médicis à la Cour de France. L'emprunt linguistique est taxé de paresse, de légèreté, d'absence de fierté nationale, notamment pour ce qui concerne les mots militaires. Quant aux graphies, elles sont nombreuses et variées. En règle générale, c'est la loi du moindre effort qui l'emporte et qui permet la graphie la plus simple possible. Le mot est conservé dans sa forme étrangère car cela permet de lui conserver la réalité du mot étranger. Mais cela relève de l'imaginaire : il s'agit en fait de ce que l'on se représente de cet étranger. Ainsi, building renvoie aux Etats-Unis à une construction, quelle soit basse ou haute, alors qu'en français, le building est une construction haute. Il affiche une référence à un mythe : les villes américaines et leur skyline. L'assimilation s'effectue donc par fascination ou pragmatisme. Les mots ont une histoire, une géographie, même si ils ont l'apparence de bons mots français.

Olivier Milhaud demande à Marie Treps comment elle en est venue à s'intéresser aux mots qui voyagent ? par goût du voyage ? ou goût de l'autre et de l'ailleurs ?

Marie Treps s'intéresse aux mots pour pouvoir répondre à la question de l'origine des mots souvent formulée par les enfants, sans avoir à passer par l'étymologie. Les mots sont les traces vivantes et émouvantes de notre lien aux autres civilisations. L'étymologie s'arrête souvent là où commence notre intérêt : pourquoi une telle origine ? Pierre Enckell, quant à lui, aime travailler sur des sujets non encore traités de façon complète, d'où ses dictionnaires des onomatopées, des diminutifs et maintenant des jurons. Les jurons représentent une quantité de termes figurant dans la littérature française, or il en existe de nombreuses formes et variétés qui n'apparaissent pas dans le Littré.

Pourquoi emprunte-t-on des mots aux langues étrangères ? C'est pratique et pragmatique, mais aussi par fascination pour les autres cultures ou par nécessité. Certains mots étrangers peignent mieux que tout autre une réalité étrangère comme la steppe ou la toundra.

Toutes les langues sont-elles hospitalières ? Ou bien peut-on dire que l'anglais est plus hospitalier que l'allemand ou le français plus que l'italien ? Y a-t-il des langues plus exportatrices que d'autres ? et inversement plus importatrices que d'autres ? Les transferts de mots et les emprunts aux langues étrangères relèvent-ils le plus souvent de l'impérialisme ? avec une langue colonisatrice qui prélève des mots aux langues « indigènes » colonisées ?

Toutes les langues empruntent des mots étrangers. Une langue pure est une langue morte. Beaucoup de mots français ont été assimilés par les langues étrangères car pendant longtemps le français fut la langue diplomatique. Toutes les langues sont égales pour la linguistique, mais sur le marché des langues, leur "valeur" fluctue en fonction des époques. Certains Etats y ont une position dominante par leur culture. Ce fut le cas de la France au XVIIIème siècle ou c'est le cas actuellement de l'Anglais grâce au poids économique et politique mondial des Etats-Unis. Les langues sont sollicitées mais rarement imposées. La linguistique et la politique ont toujours été mêlées, pour le meilleur et pour le pire. Mussolini n'a-t-il pas pris un décret pour supprimer les mots anglais de l'italien ? Actuellement, ce sont les langues internationales qui dominent.

Les jurons voyagent-ils ? Il suffit de prendre quelques exemples : le Caramba utilisé par Hugo ou Hergé, Damned, My God, Madonna,... Les jurons répondent davantage à une utilisation ludique : ils seront d'autant plus appréciés qu'ils sonnent bien et paraissent originaux. Ils sont souvent importés par des locuteurs, même si il n'y a pas de besoins criant en la matière.

Les jurons sont-ils utilisés de la même manière sur tout le territoire ? Il y a des jurons régionaux et certains en patois, mais ce sont souvent des formes régionales de jurons nationaux.

Cette dernière remarque de Pierre Enckell provoque une question de Jean-Louis Tissier : existe-t-il des jurons des villes et des jurons des champs ? Les jurons des champs sont les jurons en patois et régionaux. Mais il faut bien différencier juron et insulte. Le juron ne s'adresse à personne mais exprime un sentiment fort (colère, surprise,...), alors que l'insulte s'adresse à une personne précise. Il n'y a pas de dictionnaire des insultes car elles sont très laides et offensantes.

D'où viennent les mots du français ? Une géographie culturelle du rapport aux autres.

Y a-t-il des routes privilégiées pour la circulation des mots ? De quelles régions, la langue française a-t-elle le plus importé de mots ?

Depuis le XII^e siècle, le français aurait emprunté quelques 3000 mots aux langues étrangères. Peut-on dresser oralement une carte simplifiée des emprunts ? Quelles langues ont fourni le plus de mots au français ? Les langues européennes, africaines, asiatiques, américaines, océaniques ?

Dans son livre *Les Mots voyageurs*, Marie Treppe aborde 6 voyages qui nous proposent une fascinante géographie culturelle du rapport aux autres via les voyages des mots.

L'Orient a été le chemin du savoir et des religions. Les mots ont voyagé dans les bagages des savants. Ainsi, le mot chiffre arrive dans nos contrées par un passage au système décimal plus approprié aux arpenteurs et aux commerçants. Le mot sucre est un mot sanskrit (né en Inde), importé par les Arabes avec la canne à sucre plantée en Egypte avant de passer en Andalousie puis en Italie. Nombre de mots arabes sont passés par l'Andalousie et ont la particularité d'avoir un préfixe en "a" , "al" ou "el" comme alchimie, alcool. Mais dans le cas du français, il ne faut pas oublier les mots dévoyés par la colonisation tels bled ou casbah. Le voyage de l'Orient nous guide vers les mots arabes, hébreux, sanskrits, persans, turcs, grecs et maghrébins, en empruntant le chemin du savoir (de algèbre à zéro) et des religions (cabale,

samedi ou paradis), celui du commerce (coton, abricot, sucre, tulipe...) et celui de la culture (bazar, caravane, tapis ou hammam).

Les Mers du Nord ont offert beaucoup de mots de paysage qui passionnent les géographes, des mots de marins aussi, des mots de bière et de drogues ! Ce deuxième voyage nous mène vers les mers du Nord à travers les mots néerlandais et scandinaves qui nous permettent de décrire les paysages aménagés ou non (havre, crique, vague, banquise, polder, dock, boulevard), les poissons comme les bateaux, les maisons comme les ustensiles (de bidon à ramequin), la bière comme la drogue. Ce sont les peuples marins, ceux qui croient aux *elfes* et aux *sagas* que l'on découvre.

L'Europe centrale, la Mitteleuropa, semble nous avoir apporté surtout des mots de guerre et de soldats, avec des mots techniques et de savants. Le troisième voyage nous mène donc en Europe médiane, avec ses mots allemands, slaves et hongrois, où le vocabulaire guerrier (sabre, cravate !, képi) côtoie des mots plus pittoresques (chenapan ou trinquer). Les mots savants et techniques ne sont pas en reste (de chromosome à mazout), sans parler des paysages de taïga, de la vodka ou de la choucroute !

Au-delà des Pyrénées et aux confins des cartes : mots exotiques et du folklore. Le quatrième voyage nous emmène loin, au-delà des Pyrénées et aux confins des cartes, avec des mots espagnols, portugais, amérindiens, africains et asiatiques. Certains de ces mots ont été légués par les conquêtes arabes médiévales dans la péninsule ibérique, d'autres servaient à apprivoiser l'inconnu du nouveau monde, et tout cela ne s'est pas fait sans méprises et déformations (cannibale étant un cas d'espèce !).

Au-delà des Alpes : le français verrait surtout dans l'italien la langue des arts et des fêtes... L'Italie nous a ouvert les portes de l'Orient et son commerce nous a rapporté riz, lavande, ou caviar. Mais le système bancaire (de banqueroute à faillite) et les guerres (canon, cartouche, contrebande et citadelle) ont aussi contribué à faire voyager ces mots méditerranéens. Sans parler de tous les aménagements urbains (balcon, campanile, appartement, villa), des arts italiens musicaux et picturaux, et du sens de la fête des citadins.

Outre-Manche et outre-atlantique : politique, affaire, sport et musique, médias et tourisme. On retrouve de nombreux allers-retours entre le français et l'anglais, mais aussi des traductions littérales (tour-opérateurs) et des transmissions de mots venus des colonies britanniques (du boomerang australien aux igloos esquimaux). Le vocabulaire politique a voyagé depuis les révolutions, celui des affaires a suivi avec l'industrialisation, celui du sport et des spectacles n'ont cessé de circuler. Sans parler des mots urbains (halls, squares et tramways), du tourisme, de la nature, de la vie moderne, ou de la cuisine (du sandwich au ketchup et au bifteck).

Reste alors un ultime chapitre, « en marge des grands flux », avec des mots marginaux, qui n'ont pas pris les routes habituelles, et où l'on s'étonne de retrouver, autour de mots chinois et japonais, des mots canadiens, antillais, africains, des mots de nombre de nos anciennes colonies (manitou, bamboula, vahiné, tam-tam). La colonisation française était surtout militaire et administrative et pas assez commerciale pour rapporter, avec des choses nouvelles, des mots nouveaux.

Pourquoi les mots du Canada et de nos ex-colonies africaines sont-ils en marge des grands flux ? Faut-il y voir le syndrome du colonisateur qui ne sait pas reconnaître la valeur de la langue qu'il envahit ?

Il faut sans doute davantage relier ce phénomène à l'histoire de la place du français sur le marché mondial. La colonisation remonte au XVIIIème et surtout au XIXème siècles, au moment où le français est à son apogée dans le monde : il n'avait pas besoin alors de s'enrichir. Dans les colonies, les politiques d'assimilation se sont souvent appuyées sur l'obligation d'adopter la langue française, au détriment des langues locales. Enfin, la colonisation française était surtout militaire et administrative et pas assez commerciale pour rapporter, avec des choses nouvelles, des mots nouveaux.

Comment un mot voyage ? Des passeurs aux politiques d'assimilation.

Peut-on évaluer le pourcentage de mots que le français doit à des pays étrangers ? Ce chiffre est-il en augmentation (= importation de mots étrangers) ou en diminution (avec corrélativement une création endogène qui expliquerait l'extension du vocabulaire) ? Depuis le XIIème siècle, le français s'est enrichi au contact des autres de près de 3 000 mots, d'origines diverses selon les époques, les besoins et les modes. Actuellement ce sont les mots américains et anglais qui tiennent le haut du pavé.

Qui sont les passeurs de ces mots clandestins, venus d'outre frontière ? Ces passeurs sont des gens (soldats, voyageurs, commerçants...) ou des langues (une langue étrangère qui apporte au français des mots venus d'une troisième langue plus lointaine ou moins connue).

Est-ce que les mots difficiles à prononcer (venant de langues très étrangères à notre système phonétique) ont-ils moins de chance de circuler ? Est-ce que les mots ouïgours, arabes ou finnois circulent aussi bien que les mots italiens ou espagnols ? Tous les mots sont adaptables. Si on en a besoin, on trouve toujours le moyen de faire entrer de nouveaux mots dans la langue.

Dernière question à Marie Treps, quel est le plus beau voyage de mot ? La banane : mot bantou véhiculé par les Portugais via l'Afrique puis implanté en Amérique du Sud et aux Antilles avant d'arriver en France dans un texte français écrit par un néerlandais au XVIIème siècle.

Pourquoi Brest dans "Tonnerre de Brest" ? Pierre Enckell précise que le juron "tonnerre" est attesté dès la fin du XVIIème siècle, soit par la francisation de l'occitan "tron de Dieu", soit par transcription phonétique de l'allemand "Donnerwetter". Dans tous les cas, la transmission s'est effectuée par les soldats et les militaires. De là est né "Tonnerre de Dieu" et "de Brest" qui apparaît en 1839. Est-ce un juron de marins ? Non, pas forcément. Il existe au milieu du XIXème siècle un hôpital militaire à Brest qui porte le nom de Clermont-Tonnerre. Faut-il y voir un lien ?

Réflexions du géographe Jean-Louis Tissier sur les mots voyageurs.

La question du transfert des mots est intéressante par la mise en exergue des aires linguistiques et de leurs échanges. La notion de "mots qui voyagent" est belle, avec des différences selon les moyens et les compagnons de transport utilisés. On peut ainsi en reconstituer tout le cheminement. Certaines régions apparaissent alors comme des plaques tournantes du transfert linguistique, comme la Sicile. Actuellement, la logosphère anglo-américaine permet-elle encore de tels itinéraires de voyage des mots ? On peut se poser la question. Les déplacements ne sont-ils pas également plus difficiles avec les médias ?

Le livre de Marie Treps comporte pas moins de 40 termes (sur 1823) qui intéressent directement la géographie. Pourquoi les géographes ont-ils un tel goût du vernaculaire ? Car ces mots renvoient à des choses précises. La première géographie était porteuse d'exotisme qui passait par un vocabulaire exotique pour favoriser l'imagination du lecteur. Le géographe, quand il utilise des mots étrangers, atteste son passage dans ces contrées étrangères qu'il évoque. La découverte du Nouveau Monde a ouvert les portes du vocabulaire espagnol, portugais et amérindien au français. L'arabe a laissé de nombreux termes sur les paysages de désert. L'Europe centrale le modelé karstique (Karst est un mot slovène). Mais on peut aussi constater que les champs sémantiques ont une tendance agglutinante. Ainsi, le vocabulaire volcanique emprunte à l'italien, l'hawaïen, l'espagnol, l'écossais.

A y regarder de plus près encore, on peut faire des constatations étonnantes : les mots en géographie voyagent en couple et non en single : graben et horst, chott et sebka, reg et erg, slikke et schorre, dyke et neck... Sans oublier que l'un des premiers mots géographiques, dû à Hérodote, est une lettre qui est devenue un mot : le delta.

Les géographes semblent alors être de grands linguistes. L'un de ces premiers géographes a été à l'origine de nombre de termes biogéographiques : Alexandre Humboldt qui rapporta de ses voyages des termes espagnols ou indigènes pour décrire les formations végétales. Mais la poésie de la géographie classique a tendance à disparaître avec la mise en avant du processus au détriment du phénomène. La volonté de scientificiser le vocabulaire géographique le vide de sa poésie et de son aspect exotique, pittoresque et vernaculaire.

Conclusion

La langue française est le fruit d'une histoire particulière : la France est un pays d'Europe occidentale qui a appartenu à la révolution industrielle et au mouvement de colonisation au XIX^{ème} siècle. Il y a donc bien un rapport de domination. Les langues sont vivantes, elles évoluent en fonction de la culture, de la politique, de l'histoire, de la géopolitique, de la géographie, qui imposent des changements de rythme fréquents. Les échanges de mots passent par des langues véhiculaires comme le persan ou l'arabe qui nous ont légué parfois des termes chinois déjà assimilés (les marchands en Asie étaient les Arabes et non les Chinois).

D'autres questions restent en suspens, pour lesquelles la lecture du livre de Marie Treps s'impose, en voici un florilège :

- Le français et l'espagnol ont-ils eu le même rapport avec les langues d'Afrique du Nord ?
- Parmi les langues qui empruntent (telles le français ou le portugais), y en a-t-il de plus respectueuses que d'autres quant au sens, au son et à la valeur péjorative ou laudative des mots empruntés ?
- Y a-t-il dans l'histoire des moments privilégiés où une langue emprunte beaucoup aux autres ?
- Les périodes où existe une langue internationale sont-elles favorables au transfert de mots ou pas plus que ça ? Est-ce au Moyen Age où tous les clercs parlaient latin, ou bien à l'époque moderne quand l'Europe parlait français ? ou bien aujourd'hui avec de plus en plus de mots anglais ?
- Marie Treps parle de mots sans papier ... qu'on souhaite parfois reconduire aux frontières. Faut-il être protectionniste en matière linguistique ?
- Sommes-nous tous égaux pour faire circuler les mots ? est-ce que les croisés de jadis ont fait circuler autant de mots que les migrants d'aujourd'hui ? est-ce que les scientifiques font

autant voyager les mots que les commerçants ?

- Parmi les thématiques, peut-on dire que les mots de la cuisine empruntent des autoroutes, le vocabulaire scientifique et technique des routes nationales et ceux de la religion et du commerce de petits sentiers escarpés ?

Puisse l'exotisme de ce voyage à travers la langue nous faire goûter aux joies de cette géographie langagière !?

Compte-rendu : Alexandra Monot

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net